

Le Vatican, son histoire et ses trésors

Paul Poupard

Président émérite du Conseil pontifical pour la Culture
Ancien président pour le dialogue interreligieux du Saint Siège

De la tombe de Pierre sur laquelle se dresse la basilique Saint-Pierre, au successeur de Pierre dont la résidence a été érigée dans sa proximité immédiate, deux millénaires se sont inscrits en une continuité impressionnante. Le Vatican, qui en est le lieu, en est devenu le symbole, parce qu'il est le siège d'une entité originale, le Saint-Siège, expression juridique du gouvernement central de l'Église catholique, qui compte plus d'un milliard de fidèles de toutes langues et cultures, répandus dans le monde entier... S.E. le Cardinal Paul Poupard, président du Conseil pontifical de la culture, auteur de nombreux ouvrages – dont, récemment, Le Christianisme à l'aube du nouveau millénaire et Ce Pape est un don de Dieu, publiés chez Mame/Plon – nous relate cette longue histoire à la lumière des œuvres qui l'ont illustrée.

Une tombe, un palais, un État

Au cœur de la ville de Rome, la Cité du Vatican est un État souverain internationalement reconnu au lendemain des accords du Latran, le 11 février 1929. D'une modeste superficie de quarante-quatre hectares qui tiendraient aisément dans le bois de Boulogne, cet État singulier dont le pape est le chef, au rayonnement mondial sans proportion avec son aire géographique des plus exiguës, le nombre fort réduit de ses habitants – 684 au total – et l'absence de toute activité économique, tient son existence de la venue à Rome, voici deux millénaires, de Pierre, disciple du Christ, de son martyre et de sa sépulture. Sa tombe creusée sur la colline du Vatican attira les pèlerins, appela la construction d'une basilique, puis d'une résidence qui deviendrait la demeure des papes, successeurs de Pierre. Aussi le Vatican, comme on l'appelle familièrement, est-il tout à la fois une basilique, un musée, un palais, une capitale et un haut lieu spirituel.

La colline du Vatican émerge de l'histoire comme un haut lieu de vaticinations, *vaticinia*, qui lui ont donné son nom. Sous l'Empire romain, les courses de chars se déroulaient dans le cirque du Vatican. Commencé par Caligula, il fut achevé par Néron, de sinistre mémoire. Le cruel empereur, nous le savons par Sénèque, y fit immoler des victimes humaines, à la lueur des flambeaux. Selon une tradition immémoriale, l'apôtre Pierre, venu à Rome implanter l'Église au cœur de l'empire, périt de cette manière et sa mémoire est honorée comme martyr.

Au début du III^e siècle apparaît la tradition selon laquelle le pêcheur de Galilée aurait été crucifié la tête en bas, comme il est représenté dans un haut-relief du XV^e, dans les grottes vaticanes, sous la basilique. Le premier édifice en l'honneur de l'apôtre fut construit par Constantin, premier empereur chrétien, sans doute vers 322, une dizaine d'années après la paix de l'édit de Milan. Cette basilique demeura substantiellement intacte jusqu'au XV^e siècle. En 1506, le pape Jules II donna ordre à Bramante de jeter bas l'édifice pour ériger à nouveaux frais ce qui deviendrait l'actuelle basilique de Michel-Ange et du Bernin.

Comme beaucoup de ses prédécesseurs, le pape Pie XI exprima le désir d'être enterré au plus près de la tombe de Pierre. Pour accéder à ce vœu, son successeur Pie XII entreprit les travaux nécessaires. Ceux-ci mirent à jour le pavement de l'ancienne basilique constantinienne, puis, sous ce pavement, un grand nombre de sépultures chrétiennes, et enfin une nécropole romaine, qui remonte aux II^e et III^e siècles.

Deux campagnes de fouilles, menées de 1939 à 1949, puis de 1953 à 1958, révélèrent une donnée étonnante : pour créer la base nécessaire à l'édification de la basilique de Constantin, ses architectes avaient dû à la fois remplir de terre et entrecouper d'œuvres massives de soutènement une zone encore non utilisée de la nécropole, et en même temps entailler une partie de la colline du Vatican. Pourquoi avoir entrepris de tels travaux dans un lieu sacré, par ailleurs très inconfortable en raison du sol argileux qui demandait d'importants drainages et un terrassement considérable à flanc de coteau ? Tout aurait dû faire écarter ce site, s'il n'y avait pas eu la tradition constante de la présence du tombeau de Pierre près du lieu du martyr.

La place Saint-Pierre et la colonnade du Bernin

La première pierre de la basilique constantinienne avait été posée par le pape Sylvestre le 18 novembre 326. Après plus d'un millénaire, dans le climat de la Renaissance, l'idée se fit jour de construire une nouvelle basilique. La décision du pape Jules II fut menée à bien par ses successeurs Paul III, Sixte Quint, Paul V, avec le concours de cinq architectes prestigieux, Bramante, Michel-Ange, Giacomo della Porta, Maderno, le Bernin. Urbain VIII consacra la nouvelle basilique le 18 novembre 1626, treize siècles, jour pour jour, après la première. C'est Donato Lazzari, dit le Bramante, qui en avait jeté les premières fondations. Paul V fit allonger la nef pour de plus amples cérémonies et transformer la croix grecque en croix latine. Celle-ci apparaît au débouché de la *via* (rue) *de la Conciliation*, percée pour commémorer la signature du concordat entre Pie XI et le roi d'Italie, le 11 février 1929, et qui s'ouvre sur la majestueuse place Saint-Pierre. La colonnade du Bernin en est le plus bel ornement. Elle donne à la plus grande basilique du monde – cent quatre-vingt-sept mètres de long et cent cinquante de large entre les extrémités des bras de la croix – un atrium digne d'elle. Construite de 1657 à 1667, avec ses deux cent quatre-vingt-quatre colonnes, ses quatre-vingt-huit piliers et ses cent quarante statues de saints en marbre, la colonnade du Bernin accueille le pèlerin avec une immense majesté et l'invite à gravir les degrés du sanctuaire. La place Saint-Pierre, qu'elle enserme de ses deux bras grands ouverts, mesure trois cent quarante mètres de long, avec une largeur de deux cent quarante mètres. L'ampleur en est telle qu'elle donne l'impression de déboucher sur bien autre chose que le plus petit État du monde, l'État de la Cité du Vatican, où bat le cœur de la chrétienté et se succèdent les pèlerins.

En ce majestueux décor planté par un talentueux scénariste, les proportions harmonieuses font oublier les dimensions réelles : trois mètres pour les statues et dix-huit mètres soixante pour les colonnes de travertin. Incrustée dans le dallage entre l'obélisque central et les deux fontaines, une pierre ovale indique le lieu central d'où la double rangée de colonnes se fonde en une immense rangée d'arbres. C'est Caligula qui, en l'an 39, fit transporter ce monolithe de marbre de quarante et un mètres vingt-trois de haut et d'un poids de trois cent douze tonnes, d'Héliopolis en Égypte au cirque dit plus tard de Néron, où Pierre périt, crucifié. Sixte Quint le déplaça en 1586 au centre de la place Saint-Pierre et le couronna d'une grande croix en fer forgé contenant une relique de la vraie croix.

Sur la place, le ruissellement des deux fontaines se déverse en deux vasques superposées, après avoir jailli jusqu'à quatorze mètres de hauteur. Rendez-vous de la catholicité, la place Saint-Pierre, à l'heure de la télévision, est devenue une scène grandiose, admirablement adaptée aux célébrations liturgiques des grandes heures de la vie de l'Église. Le 11 octobre 1962 y vit la solennelle procession d'ouverture du second concile œcuménique du Vatican – l'image étonnante s'est gravée en ma mémoire –, avec deux mille évêques en chape et mitre blanche précédant le vieux pape Jean XXIII tassé sur la *sedia gestatoria*. Le 8 décembre 1965, Paul VI y clôtura le concile, en adressant ses messages au monde. C'est là que Jean Paul II inaugura son ministère pontifical, le 22 octobre 1978, après les trente-trois jours du pontificat de Jean Paul I^{er}, et que se

sont déroulées les principales célébrations de l'Année sainte du Grand Jubilé de l'an 2000.

Au fond de la place, un large perron en forme de terrasse, accessible en pente douce par le milieu, et flanqué des deux côtés de vingt-deux marches d'escalier, conduit à la basilique. Les deux statues monumentales de Pierre et Paul l'encadrent. Avec saint Jean-Baptiste, les apôtres entourent le Christ qui, de sa stature, domine l'immense façade, au-dessus de l'inscription en l'honneur de Paul V Borghèse, pontife de Rome, en l'an 1612, le septième de son règne. La façade a cent quinze mètres de long et quarante-cinq de haut. Le diamètre des colonnes est de deux mètres soixante-cinq, les statues du Christ et des apôtres mesurent cinq mètres soixante-dix. Le bourdon placé sous l'horloge de gauche a sept mètres cinquante de circonférence et pèse neuf tonnes trois. L'atrium de Maderno mesure cent quarante mètres. Il est flanqué de deux statues équestres : Constantin, à droite, du côté de la Scala Regia, est l'œuvre de Bernini (1670), et Charlemagne, à gauche, de Cornacchia (1725). La mosaïque de Giotto (1290) se trouve depuis l'Année sainte de 1975 au-dessus de l'entrée principale de la basilique.

Les portes de la basilique

Cinq portes monumentales donnent accès à l'intérieur. Celle du milieu est décorée de bas-reliefs d'Antonio Filarète, Florentin, en 1445, sur les ordres d'Eugène IV. Sur six mètres quarante-deux de hauteur, les reliefs de bronze représentent en haut le Sauveur et la Vierge ; ceux du milieu, Pierre qui remet les clés à Eugène IV et Paul qui porte le glaive ; au-dessous, leur martyre, des scènes du concile de Florence et du couronnement de l'empereur Sigismond. Une autre porte est celle de l'Année sainte, ouverte seulement pour les jubilé. Le premier fut proclamé par Boniface VIII en 1300. Le dernier vient d'avoir lieu en l'an 2000.

À gauche, la porte des Morts a été consacrée au mystère des morts humaines et chrétiennes par Giacomo Manzù, compatriote bergamasque de Jean XXIII. Paul VI l'a inaugurée le 28 juin 1964. Elle présente en haut à gauche la dormition de la Vierge ; à droite la déposition du Christ ; en bas, la mort de saint Joseph, d'Abel, le martyre de saint Étienne, la mort en exil du pape Grégoire VII, une catastrophe aérienne, la mort d'une mère. Enfin, agenouillé sur la terre nue, Jean XXIII présentant sa mort prochaine prie pour l'Église et le concile, la paix et l'humanité.

À droite de la porte centrale, Paul VI a inauguré, le 12 septembre 1965, la porte des Sacrements, de Venanzio Crocetti. Le sculpteur y a ciselé à gauche, de haut en bas, le baptême, la confirmation et la pénitence ; et à droite, de bas en haut, l'eucharistie, le mariage, l'ordre et l'onction des malades. Au centre de l'atrium, une mosaïque de porphyre égyptien et de marbre rosé commémore l'ouverture du concile par Jean XXIII, le 11 octobre 1962.

Donnant sur la Cité du Vatican, sur la place Sainte-Marthe qui lui a donné son nom, la porte Sainte-Marthe s'ouvre sur la gauche de la basilique, sous le monument d'Alexandre VII. Paul VI l'a inaugurée pour le cinquantième anniversaire de son ordination sacerdotale, le 28 juin 1972. C'est la porte de la Prière, illustrée par quatre bas-reliefs de Lello Scorzelli, consacrés au *Pater Noster*, au *Benedictus*, au *Magnificat* et au *Nunc Dimittis*.

Le Bernin et Michel-Ange

Art ancien et art moderne se conjuguent pour nous introduire dans le plus grand temple de la chrétienté, construit par plus de deux mille ouvriers dirigés par des architectes de génie, aussi tumultueux que talentueux, à commencer par l'irascible Michel-Ange, architecte en chef avec pleins pouvoirs à compter du 1er janvier 1547, et qui voulut édifier une coupole plus majestueuse que celle de Ghiberti à Sainte-Marie de Florence. Le pape Urbain VIII fit appel au Napolitain Lorenzo Bernini, d'un talent prodigieux et d'une imagination ardente, capable d'insuffler la vie aux matières les plus inertes. Bronze, marbre, pierre et stuc acquièrent avec lui la souplesse et le mouvement de l'étoffe plissée à fantaisie. Son chef-d'œuvre est le baldaquin lancé à plus de vingt mètres au-dessus du maître-autel, frangé d'or, bordé de courtines et couronné par la croix. Quatre statues portent les piliers maîtres : sainte Véronique, saint Longin, sainte Hélène et saint André. Prestigieux décorateur, le Bernin couvre les murs de ce marbre de Cotanella dont le rouge chaud

est un merveilleux ornement.

Sous le pontificat d'Alexandre VII, le talentueux artiste enchâsse la chaire, longtemps considérée comme celle de Pierre, dans une chaire de bronze portée par les quatre docteurs de l'Église latine – Augustin et Ambroise – et grecque – Athanase et Jean Chrysostome. C'est la fameuse *Gloire* du Bernin qui clôt majestueusement l'abside : un envol d'anges adorateurs autour de l'Esprit saint symbolisé par une colombe blanche sur un vitrail aux rayons d'or du soleil resplendissant de l'au-delà. Quant à la chaire dite de Pierre, en bois de chêne incrusté d'ivoire, c'est un trône royal offert au pape Jean VIII par l'empereur Charles le Chauve à l'occasion de son couronnement en l'an 875.

Le chef-d'œuvre de la basilique est sans conteste, dans la première chapelle à droite, la célèbre *Pietà* de Michel-Ange. L'artiste n'avait que vingt-trois ans quand il reçut du cardinal bénédictin français Jean Villiers de la Groslaye, le 26 août 1498, la commande, destinée à la chapelle Sainte-Pétronille des rois de France. Jacopo Saldi, banquier florentin, fut l'intermédiaire entre l'ambassadeur du roi de France et le jeune sculpteur toscan. L'artiste, qui recevait la somme de quatre cent cinquante ducats d'or, s'engageait à ce que la statue soit *la più belle opera di marmo che sia hoga in Roma*. Il a tenu parole ! Depuis 1749, la *Pietà* est à sa place actuelle, où elle attire tous les pèlerins. Le 21 mai 1972, elle a été sauvagement mutilée à coups de marteau par un déséquilibré hongrois, Lazio Toth ; les travaux de restauration ont fait apparaître sur la main gauche de la Vierge le monogramme de Michel-Ange resté caché près d'un demi-millénaire : un M. dessiné sur la paume avec les lignes de la main. Restaurée et éclairée de manière très heureuse, la *Pietà* est désormais protégée par une paroi de verre résistant aux balles.

Sur tout le pourtour intérieur de la basilique sont gravées en lettres capitales les paroles du Christ à Pierre dans l'Évangile : *Tu es Petrus et super hanc petram oedificabo Ecclesiam meam* – « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église... J'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille pas. Sois le pasteur de mes brebis ». Le Temple, II Tempio, comme disaient les hommes de la Renaissance, témoigne de l'effort obstiné de nombre de papes et d'artistes, d'architectes et d'ouvriers, tailleurs de pierre, maçons descendus du nord de l'Italie, petits artisans romains, menuisiers, ferronniers, cordiers, broyeurs de couleur.

Le sentiment dominant est celui d'une grandeur harmonieuse, alors que les dimensions sont gigantesques. Les plus grandes cathédrales, comme celle de Reims, tiendraient aisément dans l'édifice. Les éléments de ce décor grandiose sont d'ailleurs très simples. Des pilastres géants en double haie portent des statues dans leurs niches. Le dais de bronze à colonnes torsées au-dessus de l'autel de la Confession est éclairé par la coupole encore invisible au-dessus de l'autel papal. L'abside resplendit de la lumière d'or ruisselant de la *Gloire* du Bernin. Les statues de quatre à cinq mètres qui ornent les piliers principaux, l'une en haut, l'autre en bas, pèsent chacune plus de vingt tonnes. Ce sont, et ce n'est pas sans intention, les grands fondateurs d'ordres et de congrégations religieuses : Ignace de Loyola, Thérèse d'Avila, Vincent de Paul, Camille de Lellis, Dominique Gusman, François d'Assise, Marie-Euphrasie Pelletier, Madeleine-Sophie Barat... Au dernier pilier à droite de la nef, placée sur un trône de marbre, la célèbre statue en bronze de l'apôtre Pierre est l'objet privilégié de la vénération des fidèles, qui en ont littéralement usé le pied droit, à force de baisers. Œuvre du XII^e siècle, attribuée communément à Arnolfo di Cambio, son caractère archaïque s'explique par le fait que l'artiste s'est inspiré de l'antique statue de marbre autrefois placée dans le portique de la basilique et actuellement dans les grottes vaticanes.

La technique des arcs et des voûtes laissant peu de place pour la décoration, les artistes utilisèrent les moindres espaces disponibles. À la retombée des voûtes, au-dessus des retables, ils logèrent les mosaïques, avec d'étonnantes décorations en stuc, ce composé de chaux, de sable, de poussière de marbre, qui se prête à tous les caprices de la flore et de la faune, comme de toutes les arabesques nées de l'imagination des décorateurs talentueux.

À travers tout l'édifice, une nuée d'anges fait cortège aux apôtres, aux martyrs, aux docteurs de l'Église, aux fondateurs d'ordres religieux et aux papes. Les monuments funéraires des derniers pontifes sont dus, pour Pie XI, à Francesco Nagni (1965), pour Pie XII, à Francesco Messina

(1964), et pour Jean XXIII, à Emilio Greco (1967).

Le palais Apostolique

Le cœur de ce palais qui domine la place Saint-Pierre est constitué par le carré de la cour Saint-Damase, due à Nicolas V (1447-1455). Son peintre préféré, Fra Angelico, décora son cabinet de travail, connu aujourd'hui sous le nom de chapelle de Nicolas V, accessible par le circuit de visite des musées, comme du reste la chapelle Sixtine. Deux séries de fresques superposées sont consacrées à la vie et à la mort des diacres Étienne et Laurent. C'est Sixte IV, élu en 1471, qui édifia la célèbre Sixtine, popularisée par les conclaves qui s'y tiennent devant le fameux *Jugement dernier* de Michel-Ange, pour l'élection des papes.

En même temps, Nicolas V commençait à réunir les premiers éléments de ce qui deviendrait, sous l'impulsion décisive de Sixte IV, la célèbre bibliothèque Vaticane. Innocent VIII (1484-1493) fait édifier au bout des jardins, à trois cents mètres de la résidence pontificale, un *villino* qui lui procure une vue agréable, et une douce fraîcheur pendant la canicule estivale. Ses successeurs la relie au palais de Nicolas V, formant ainsi la cour du Belvédère, qui achève de donner à ces constructions leur aspect actuel. Alexandre VI (1492-1503) fait décorer les appartements Borgia par le Pinturicchio, et l'appartement situé au-dessus de celui du pape Borgia par Raphaël : ce sont les chambres – *stanze* – et loges – *loggie* – qui suscitent l'admiration des pèlerins et visiteurs du monde entier. Avec la visite de la chapelle Sixtine, c'est un des moments essentiels de la découverte du Vatican par l'intérieur.

Nommé par Paul III en 1535 premier architecte, sculpteur et peintre des sacrés palais, Michel-Ange, en cet âge avancé qui ne ralentit en rien l'élan de son génie, complète sa gloire en ajoutant aux fresques du plafond de la Sixtine et au dessin de la coupole de la basilique *Le Jugement dernier*, cependant qu'il achève la cour du Belvédère et la décoration de la chapelle Pauline. Ainsi appelée du nom de Paul III (1534-1549), Alexandre Farnèse, qui la fit édifier, elle n'est pas ouverte aux visiteurs. C'est le lieu de prière des employés du Vatican, à l'intérieur du palais, cependant qu'ils disposent, à l'extérieur du palais, mais à l'intérieur toujours du Vatican, de la petite église paroissiale Sainte-Anne. Deux fresques de Michel-Ange sont le plus bel ornement de la chapelle Pauline : à droite, *La Crucifixion de saint Pierre* ; à gauche, *La Vision de saint Paul terrassé sur le chemin de Damas*. C'est de cette chapelle que part la procession des cardinaux qui entrent en conclave dans la chapelle Sixtine, en traversant la salle Royale qui les relie. Au fond de la Pauline, un ascenseur dérobé permet de descendre directement dans la basilique Saint-Pierre.

Ugo Boncompagni, qui règne sous le nom de Grégoire XIII de 1572 à 1585, marque son pontificat par la construction du second bras de la cour Saint-Damase, celui du fond.

Le troisième bras de cette cour est l'œuvre de Sixte Quint (1585-1590). À lui seul, c'est déjà un palais, dont la grande façade domine la place Saint-Pierre. Elle est devenue familière à des centaines de millions de téléspectateurs, grâce à la mondiovision qui en montre les moindres détails, lors des fêtes de Noël et de Pâques comme des grands événements de la vie et de la mort des papes. C'est là en effet qu'ils résident, avec le cardinal secrétaire d'État, dans le palais de Sixte Quint, surmonté d'un étage par le Florentin Clément VIII (1592-1605), Ippolito Aldobrandini. C'est le même pape qui édifia la salle appelée pour cette raison Clémentine, ainsi que la salle du Consistoire au plafond en bois doré et sculpté. Ce sont les deux plus grandes salles du palais de Sixte Quint, où le pape reçoit souvent des groupes en audience. Ils y accèdent depuis la porte de Bronze par l'escalier de Pie IX et la cour Saint-Damase. Cet accès fut réalisé par Martino Ferrabosco et Giovanni Vasanzio, sous la direction de l'architecte Maderno et le pontificat de Paul V (Camille Borghèse) en 1619. Les battants de la fameuse porte de Bronze, des fondeurs Orazio Censori et Francesco Beltramelli, furent placés par le Bernin en 1677, en raccordement entre l'extrémité de la colonnade et le palais pontifical, dont ils constituent toujours l'entrée monumentale.

L'escalier qui monte de la porte de Bronze à la salle royale de Sangallo, l'escalier royal, est l'œuvre du Bernin, qui l'édifia de 1663 à 1665. Raphaël et ses disciples décorèrent les loges du Bramante

qui entourent la cour Saint-Damase.

Mécènes, les papes de la Renaissance ont recueilli beaucoup d'œuvres d'art et constitué de précieuses collections de manuscrits. Sixte IV, pape bâtisseur, construisit la bibliothèque Vaticane et érigea au centre de la place Saint-Pierre l'obélisque de Caligula, achevant ainsi de donner au Vatican, pour l'essentiel, l'aspect qui nous est familier. Du XVIII^e siècle à nos jours, peu d'éléments notables s'ajoutent à l'ensemble des constructions vaticanes. Ce sont surtout les musées qui accroissent leurs collections d'œuvres d'art. Dernier en date, le musée d'Art moderne a été inauguré le 23 juin 1973 par Paul VI. Les sept cent quarante peintures, vitraux et sculptures sont l'œuvre de deux cent soixante-dix artistes : Braque, Buffet, Chagall, Dali, Denis, Foujita, Gauguin, Goya, Le Corbusier, Léger, Manessier, Manzù, Matisse, Modigliani, Picasso, Utrillo, Vlaminck...

En 1964, Paul VI décidait la construction d'une vaste salle d'audiences, derrière le palais du Saint-Office, à gauche de la colonnade du Bernin. L'architecte italien Nervi en fut le réalisateur. De forme trapézoïdale, en ciment recouvert de travertin, résolument moderne, le bâtiment, d'une parfaite sobriété, s'insère entre l'hospice Sainte-Marthe, le Teutonique et le Saint-Office, et peut accueillir sept mille personnes assises ou quatorze mille debout. Inaugurée le 30 juin 1971 après sept ans de travaux, la nouvelle salle est à cheval sur la Cité du Vatican et sur le territoire italien, où elle bénéficie du privilège de l'exterritorialité.

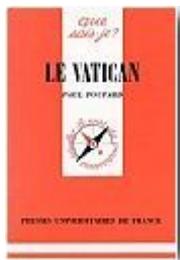
Enfin, à l'intérieur du palais Apostolique, au voisinage de l'appartement pontifical, le pape Jean Paul II a inauguré, le 14 novembre 1999, la chapelle *Redemptoris Mater*, don des cardinaux pour son jubilé. Cet écrin de mosaïques ruisselantes de beauté est dû aux talents conjugués du Slovène catholique Marko Ivan Rupnil et du Russe orthodoxe Alexander Kornooukhov. Je n'hésite pas à l'appeler la Sixtine du nouveau millénaire. Le mystère pascal s'y déploie de la voûte aux parois, où la matière transfigurée par le génie de l'artiste porte de l'émerveillement à la prière. Icône de pierres vivantes d'un Occident fécondé par l'Orient, cette épiphanie de l'art sacré contemporain nous conduit de l'Incarnation du Verbe de Dieu à son Ascension et à la Pentecôte de l'Esprit vers la Jérusalem céleste. Au centre la Mère de Dieu, assise sur son trône de gloire avec Jésus entre ses bras, est entourée de douze triades de saintes et de saints d'Orient et d'Occident. Édith Stein voisine avec Thérèse de Lisieux et le trappiste Christian de Chergé avec le théologien orthodoxe Pavel Florensky, figures de notre humanité transfigurée, réunifiée par l'Amour du Christ Rédempteur.

Paul Poupard

Mars 2002

Copyright Clio 2021 - Tous droits réservés

Bibliographie



Le Vatican
Paul Poupard
Que sais-je ?
P.U.F., Paris, 2^{ème} édition 2001



Les reliques de saint Pierre à Rome
Jérôme Carcopino
Albin Michel, 1965



Les Fouilles de Saint-Pierre à Rome
E. Kirschbaum
Plon, Paris, 1961



Le Vatican et la Rome chrétienne
AA. VV.
Cité du Vatican, 1975



La Chapelle
AA. VV.
éd. Fatès, Troyes, 2000